



HENRI ROORDA

mon suicide

LA PETITE COLLECTION DES ÉDITIONS DU SONNEUR



© Les Éditions du Sonneur, 2014

ISBN : 978-2-916136-77-6

Dépôt légal : octobre 2014

Conception graphique de la couverture : Sandrine Duvillier

Conception graphique de l'intérieur : Anne Brézès

Relecture typographique : Monique Thierry

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

HENRI ROORDA

mon suicide



NOTE BIOGRAPHIQUE

Humoriste, essayiste, journaliste, Henri Roorda van Eysinga est né le 30 novembre 1870 à Bruxelles. Son père, de nationalité hollandaise, est fonctionnaire en Indonésie ; il est révoqué pour ses positions anticolonialistes. La famille Roorda s'installe alors en Suisse en 1872, où elle se lie d'amitié avec Élisée Reclus et Pierre Kropotkine. Après des études de mathématiques, Henri Roorda devient enseignant et un fervent défenseur de la pédagogie libertaire. Il collabore à de nombreux quotidiens français et suisses sous le pseudonyme de Balthasar, et rédige quelques pièces de théâtre, ainsi que des essais tels que *Le Pédagogue n'aime pas les enfants* (1917), *Le Débou-rage de crâne est-il possible* (1924) et *Le Rire et les Rieurs* (1925). Il met fin à ses jours le 7 novembre 1925 au petit matin.

*D*epuis longtemps je me promets d'écrire un petit livre que j'intitulerai : Le Pessimisme joyeux. Ce titre me plaît. J'aime le son qu'il rend et il exprime assez bien ce que je voudrais dire.

Mais je crois que j'ai trop attendu : j'ai vieilli ; et il y aura probablement dans mon livre plus de pessimisme que de joie. Notre cœur n'est pas le thermos parfait, qui conserverait jusqu'à la fin, sans rien en perdre, l'ardeur de notre jeunesse.

La perspective de mon suicide très probable, et assez prochain, m'enlève d'ailleurs, par moments, tout ce qui me reste de bonne humeur. Il faudra que je fasse des efforts pour que le contenu de mon livre soit conforme à son titre.

Après réflexion, je me dis que « pessimisme joyeux » est une expression qui pourrait faire hésiter quelques acheteurs. Ils ne comprendront pas. Mon suicide sera un titre plus alléchant. Le public a un goût prononcé pour le mélodrame.

Je voudrais que mon suicide procurât un peu d'argent à mes créanciers. J'ai donc songé à aller voir Fritz, le patron du Grand Café. Je voulais lui dire : « Annoncez, dans les journaux, une conférence sur le suicide, par Balthasar ; et ajoutez, en caractères gras : "Le conférencier se suicidera à la fin de sa conférence." Puis, en caractères plus petits : "Places à 20 fr., 10 fr., 5 fr. et 2 fr." (Le prix des consommations sera triplé.) Je suis sûr que nous aurons du monde. »

Mais j'ai renoncé à mon idée. Fritz aurait sûrement refusé ; car mon suicide pourrait laisser une tache ineffaçable sur le plancher de son honorable établissement.

Et puis, la police, tout à fait illégalement, aurait sans doute interdit la représentation.



J'aime la vie facile

Après avoir beaucoup travaillé pendant trente-trois ans, je suis fatigué. Mais j'ai encore un appétit magnifique. C'est ce bel appétit qui m'a fait faire beaucoup de bêtises. Heureux sont ceux qui ont un mauvais estomac, car ils seront vertueux.

Peut-être n'ai-je pas assez bien observé les règles de l'hygiène. En vivant hygiéniquement, on peut, paraît-il, devenir très vieux. Cela ne m'a jamais tenté. Je voudrais, désormais, mener une existence confortable et, principalement, con-

templative. Avec de la griserie dans l'esprit, avec de fugitives émotions, je voudrais, du matin au soir, admirer la beauté du monde et savourer des « nourritures terrestres ».

Mais, si je restais sur la Terre, je n'aurais pas cette vie facile qui me tente. Pour réparer les fautes que j'ai commises, je devrais, longtemps encore, accomplir des besognes monotones et supporter des privations pénibles. J'aime mieux m'en aller.



Les provisions

Mon rêve de vie facile n'est pas un rêve irréalisable. Chaque année, des hommes plus vertueux ou plus habiles que moi le réalisent. Ce sont des individus raisonnables qui, toute leur vie, en prévision de leur vieillesse, ont fait « leurs provisions ».

Un homme d'État français a donné, un jour, aux jeunes gens de son pays ce conseil brutal :

« Enrichissez-vous ! » Autrefois, ce mot me scandalisait ; car j'ai reçu une éducation morale de qualité supérieure. D'éloquents apôtres m'ont dit : « Défends toujours la cause des opprimés ! » J'en ai tenu compte ; et j'ai toujours été, dans ma famille, le champion de la bonne. Mais l'injustice, comme on l'a prétendu, vaut peut-être mieux que le désordre ; car mon intervention timide provoquait chaque fois de regrettables scènes.

Sans me tromper, mes éducateurs auraient pu me dire :

« L'humanité est pauvre ; c'est-à-dire qu'elle doit travailler énormément et sans relâche pour donner une forme utilisable aux richesses de toutes sortes que la terre peut produire. Les choses utiles ou désirables sont limitées en quantité. Voilà pourquoi l'homme prévoyant met dans des armoires, qu'il ferme à clef – le plus souvent, des coffres-forts –, les provisions qu'il doit à sa persévérance, à son astuce ou à quelque heureux hasard. Car il sait qu'il vieillira. Un jour viendra

où il ne voudra plus produire, mais où il éprouvera encore le besoin de consommer. Ce jour-là, il ne pourra se reposer et jouir de la vie que s'il a des provisions.

Les richesses sociales sont limitées en quantité ; le travail est fatigant ; l'être humain est condamné à vieillir et à s'affaiblir. *Cela, on ne le changera pas.* Ces trois conditions expliquent les convoitises du Pauvre et les précautions que prend le Riche pour que son coffre-fort ne soit pas ouvert avec effraction. Elles expliquent les lois que les hommes ont faites pour qu'il y ait dans la société un ordre durable. »

Voilà ce que mes éducateurs auraient dû m'expliquer. Mais ils m'ont surtout parlé du progrès et de la société future. Et, pendant bien des années, j'ai été le collaborateur convaincu des utopistes qui préparent le bonheur de l'humanité.

Parce que les pauvres sont très nombreux, ils parviendront peut-être à mettre de la « justice » dans le mode de répartition des provisions. La

perspective d'un État socialiste bien organisé, où l'individu jouirait de la sécurité matérielle, ne me déplairait pas du tout. Quand on est sûr de se procurer chaque jour les aliments dont on a besoin, on peut penser à autre chose : on a l'esprit libre. Dans le monde actuel, où règne la « liberté », la plupart des hommes sont soucieux.

Mais si le socialisme triomphe, sur quelle nourriture l'individu pourra-t-il compter ? Faudra-t-il se contenter de pain, de lait, de légumes frais et du macaroni « social et sans fromage » ? La frugalité, l'abstinence et la vertu seront, sans doute, rendues obligatoires afin qu'il y ait assez de vivres pour tout le monde. L'opulence pour tous suppose un travail collectif formidable. Or, moi, je voudrais une société où le travail-corrée serait réduit au minimum et où l'on aurait, chaque jour, beaucoup d'heures pour aimer, pour jouir de son corps et pour jouer avec son intelligence.

Mon rêve est absurde. Qu'on le conçoive d'une manière ou d'une autre, le bonheur durable est

impossible. On ne s'est peut-être pas trompé en disant à l'homme : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Mais, alors, faut-il souhaiter que la vie continue ? La société se défend contre l'égoïsme de l'individu parce qu'elle veut durer. Pourquoi durer ? Vers quel avenir désirable allons-nous ? Le Créateur qui, paraît-il, est très intelligent, doit se dire, par moments, que son œuvre est vaine.

Je radote. Penser, réfléchir est le fait d'une intelligence imparfaite. L'Intelligence infinie ne pense pas : elle se confond avec l'absolue stupidité ! Dieu ne se dit sûrement rien du tout.

Quand on me parle des Intérêts supérieurs de l'Humanité, je ne comprends pas. Mais j'aime le râble de chevreuil et le vieux bourgogne. Et je sais ce qu'il peut y avoir d'adorable dans la poésie, dans la musique et dans le sourire de la femme.

